



PAR PATRICK DELARIVE
Homme d'affaires
et chroniqueur

MICHAEL PIEPER, CEO DE FRANKE, SE RACONTE À BILAN

«J'ai réussi dans la vie mais pas encore ma vie»

La Suisse, c'est vraiment plusieurs pays en un. J'en ai pris conscience il y a quelques mois lors des Swiss Awards à Zurich, où j'étais invité. Que de célébrités suisses de tout genre inconnues pour le Romand que je suis. Il en va de même avec mon invité du jour, Michael Pieper. Il est une des personnalités les plus (re)connues du pays. De notre autre pays, celui qui se trouve outre-Sarine.

Ça me fait penser à un pote valaisan du service militaire qui m'avait affirmé que les Vaudois étaient des «étrangers» et que les Français étaient des «étrangers du dehors».

Pieper est un des hommes les plus fortunés de Suisse. Il est le patron et le seul actionnaire du Groupe Franke. C'est le leader mondial des systèmes pour les cuisines domestiques et professionnelles, la préparation du café, la livraison de boissons et de solutions hygiéniques. Cette multinationale, qui emploie 10 000 personnes dans 40 pays, a généré un chiffre d'affaires de 2,4 milliards en 2010.

ÉCHEC SCOLAIRE ET CONFLIT DE GÉNÉRATIONS

Le père Pieper était un grand industriel. «Il était très autoritaire et avait tout décidé pour mon avenir, celui de mon frère et de ma sœur. Moi, je devais reprendre Franke.» Mais il fallait s'y préparer. Et là, ce fut plus difficile. Le fils désigné était en échec scolaire. D'école privée en école privée, il décroche péniblement sa matu. Puis son père lui ordonne de le rejoindre. Il a 28 ans, son père 63. Un an plus tard, c'est le clash. Michael est licencié sur-le-champ suite à un conflit de... générations.

Il quitte la Suisse pour les Etats-Unis. Il envisage même de changer de nom. Durant six années, il n'a aucun contact avec son père mais est heureux. Il se marie, ses deux enfants naissent et il travaille dans une banque.

Son père reprend contact avec lui à la naissance de son deuxième enfant, un garçon. Il lui dit: «Finalement tu as été capable de faire quelque chose de bien: un fils. Rentrez tous en Suisse et je vais lui apprendre la vie.» Il refuse mais finit

par rentrer quelques années plus tard pour rejoindre... son paternel.

Cette histoire regroupe des épreuves marquantes. La pression du père, les échecs scolaires et le licenciement par la personne de qui on recherche la reconnaissance alors que l'on est enfin adulte.

PAS LE TEMPS POUR LES LOISIRS

Lorsque mon invité me parle de son plus grand échec, il apparaît un peu moins combatif. Lui qui – à 65 ans – travaille douze heures par jour, sept jours sur sept, n'a aucun loisir. Pas de temps pour lui. La cause, il me l'explique: «Je n'ai pas de relève et mes enfants n'ont pas encore assez d'expérience pour me succéder.» Et il fait une fois de plus référence à son père qui ne travaillait que cinq mois par an, entre les hivers à Saint-Moritz et les mois passés sur son voilier en mer. «Lui avait réussi ça!» me dit-il.

Nous parlons aussi de son organisation. Lui qui pèse des milliards voyage en vol de ligne alors qu'il gagnerait en confort, en efficacité, en performance, en résultats finalement s'il utilisait parfois un avion privé. Il en est conscient. Quelle personnalité, quelle pugnacité, quel succès. Il a identifié ses

échecs, mais qu'en a-t-il fait? D'un jeune homme battant, résistant à l'autorité et indépendant, il a malgré tout fini par rejoindre le groupe familial. Grâce à son travail et à son intelligence, il l'a dépassé, «le» père, en succès et en fortune. Il a «réussi dans la vie» mais il cherche encore comment «réussir sa vie». Il y est presque. Il a compris. Il n'est pas trop tard. A 65 ans, on a encore des décennies devant soi.

Cette histoire démontre que mettre trop d'attentes sur ses enfants est le plus grand des sabotages pour eux. Un enfant avec trop de poids sur ses épaules n'a d'autre moyen de s'exprimer que de se mettre – inconsciemment – en échec scolaire. Puis, l'enfant devenu adulte travaillant avec son père mettra tant d'énergie pour faire différemment, mieux et plus. Au détriment de trouver l'équilibre auquel nous aspirons tous. «Ouvrez, ouvrez la cage aux oiseaux, laissez-les s'envoler, c'est beau...» (Pierre Perret.) ■

